

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 76

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Par un nuit d'hiver
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248899>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

« Je n'ai pas connaissance des affaires militaires pour vous aider de mon conseil. Dirigez-vous sur les avis de sincères et affectionnés amis, *sed vide et cui fide*. Souvenez-vous de N..... et craignez les pièges des traitres et des ignorants. Les anciens militaires et les nouveaux sont tous d'accord à dire que la persévérance dans une bonne conduite est le vrai moyen d'avancer en grade et en fortune, et qu'un seul écart fait noter et reculer ; pensez-y toujours, et inspirez ces vérités à votre frère de ma part.

« Nous attendions depuis longtemps de vos nouvelles et des siennes. M. le médecin Guélat me charge de vous prier de vous informer de son neveu Merquin qui doit être dans le faubourg Léopoldstadt, et d'en donner des nouvelles.

« La femme Céfelt est venue tout éplorée me dire qu'elle avait reçu une lettre qui lui apprenait que son fils était dangereusement blessé, et qu'il demandait quelques subsides d'argent.

« Des nouvelles des enfants du pays ou de connaissances tranquillisent et consolent leurs parents, quel qu'ait été leur sort.

« Vous avez bien réjoui ceux de Meyll, Coulon, Bernardin et Céfelt qui n'en avaient point reçues. Les villageois en demandent. Notre voisin Husson m'a demandé votre adresse

« pour vous écrire, et voir son frère qui doit être aussi à Léopoldstadt. Tâchez de le découvrir.

« Avez-vous écrit à votre oncle l'abbé Berberat, chez S. A. S. la comtesse Windischgrätz, née duchesse d'Aremberg pour lui annoncer votre situation ? Cela lui aurait fait plaisir.

« Nous éprouvons bien du contentement de savoir que vous vous portez bien, et que vous vous comportez de même. Un chacun demande de vos nouvelles, et vous salue ainsi que Béal.

« Le père V..... a reçu une lettre de son fils qu'il tient cachée, ce qui nous fait supposer qu'elle renferme des choses désagréables dont nous ignorons la cause ; tout ce que nous en savons, c'est qu'il y a une grande jalouse de ce que Béal est employé, et que le fils V..... ne l'est pas.

« Nous vous embrassons et particulièrement votre sœur Rosine ; votre frère qui a pris gaillardement les deux premiers prix de calcul et de géométrie, et moi qui suis toujours votre bon père Guélat avocat et avoué.

« P. S. Il me faudrait encore une page entière pour désigner tous ceux qui vous saluent ».

La contrée où nous étions est la Moravie proprement dite. L'air y est partout insalubre : les fruits y mûrissent à peine, ce qui produisit une dissenterie dont je fus atteint. On m'envoya à Znaïm, petite ville à quatre lieues du camp, avec un convoi de malades.

Entré dans un hôpital, je me présentai à l'infirmier major occupé à se raser.

En me voyant : « Encore un chiard ! dit-il tu attendras bien que j'ai fini ». Alors il me mit entre les mains de deux individus à figures repoussantes, qui me conduisirent dans une grande salle ; après avoir tiré les battants d'une porte vitrée, on marchait dans l'ordure jusqu'à

la cheville du pied....

Arrivé à l'autre bout, se présente à ma vue un cadavre hideux, déjà tout décomposé, gisant sur un grabat, que l'on s'empresse d'ôter pour me saisir par le bras et les épaules, et prendre sa place ; toute résistance devenait inutile. Constaté il me fallut subir cette rude épreuve, boire le calice d'amertume jusqu'à la lie.

Livré en moi-même aux plus tristes réflexions, j'en fus bientôt tiré par l'arrivée subite d'un jeune élégant que l'on plaça près de moi, de façon que l'on pouvait à l'aise lier conversation ensemble. Ses manières étaient d'un homme de bonne éducation : venant de Bordeaux (Gironde) il allait rejoindre un parent, officier supérieur dans l'un des régiments de la division, c'est tout ce que j'en sus. La distribution se fit, on me servit quelques pruneaux et un peu de riz ; mais à lui..... grand Dieu !.... des pillules ! A peine avalées, j'entendis donner l'ordre à un infirmier de le surveiller, d'apporter une planche à côté du poêle, qu'à huit heures, c'en serait fait de lui, et qu'aussitôt, il vienne l'avertir !

L'heure fatale avançait. Tout en causant, le voilà tout à coup qui tombe à la renverse raide mort, sans le moindre signe d'agonie, et moi dans un état de stupéfaction, dans des pensées, affligantes sur nos destinées !...

Le moteur de cet odieux attentat fut exact malgré le défaut de prévenance de son subordonné qui ronflait à étourdir ; il tourne et retourne ce corps inanimé dans tous les sens ; j'examinais ce manège en silence. Cependant, après de vains efforts, se tournant vers moi : « Je suis bien bête de tant chercher, tu auras fait ma besogne, toi ! — Comment l'aurais-je pu, dans la position où je suis ? je n'ai pas bougé. Regardez bien sous les aisselles. » Alors, comme la chemise gênait, il rompit le bras, trouve des sachets cousus d'or, et se sauve sans écouter les volées d'imprécations que je lui donnai.

Et, comme le naufragé qui coule, il tâcha, par un effort suprême, de se soutenir encore...

Le rideau noir se frangeait d'une clarté jaunâtre. Il se roulait toujours. Le croissant de lune reparut : avec lui la lumière. Simon put voir le loup, de grandetaille, efflanqué, le poil hérissé, la gueule déjà entr'ouverte par la faim et la convoitise. Il vit aussi le chemin où il chancelait et une grande tache sous ses pieds. Lui-même devenait visible, debout dans l'air blanchi. Aussitôt, près de lui, une voix gémit : — Au secours... je meurs...

Il se retourna. Un corps gisait, qui s'était traîné laissant une trace brune sur la terre glauque. La stupeur, l'horreur cloua Simon sur place : il comprenait. Mais sa halle fut courte. Il s'approcha du garde, se pencha à

— Antoine, je suis Simon. C'est moi qui t'ai tué. Je vais mourir aussi, plus vite que toi peut-être.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 6

Par une nuit d'hiver

Il ne restait plus à Simon pour se défendre que la crosse de son fusil. La veille il aurait pu attendre la lutte corps à corps. Maintenant, il avait perdu sa hardiesse, et la force même lui manquait. L'œil cloué sur ce qu'il voyait du fauve, oppressé comme le condamné à l'approche du bourreau, il recula devant les dents aiguës ; sans savoir si, derrière lui, c'était la terre ou le fossé, sans se demander où de battre en retraite allait le conduire, il recula d'instinct, pour différer le supplice... et, pas à pas, à mesure qu'il reculait, les lueurs verdâtres avançaient.

Quelle distance parcoururent-ils ? Un mètre vaut une lieue à qui circule de cette façon.

Simon vaguait toujours : c'était une manière de se débattre. Et la mort le suivait, assurée, vorace, mais, dans sa lâcheté, patiente à attendre qu'à bout de lui-même, il tombât.

Il sentait ses jambes commencer à trembler, à ployer. Le dénouement fatal, horrible, s'annonçait. Alors cet homme qui s'était séparé de Dieu, rassasié de péchés, qui venait de se rougir de sang, se souvint de son âme. Il allait mourir, seul, sans l'aveu qui soulage, sans le pardon qui purifie, il allait paraître au jugement. Il eut un avant-goût de l'épouvante sans nom, un éclair de la lumière formidable qui inaugurent les châtiments des damnés. Le malheureux jeta les yeux vers le ciel, un cri monta de ses entrailles : « O mon Dieu crucifié pour moi, pitié ! Sainte Vierge, sauvez-moi ! »

Je ne pus fermer les yeux de toute la nuit, et le lendemain de bonne heure j'étais allé au bureau demander mon *exeat*. Un enfant sut me dire que venu seulement de la veille, je n'avais pas de droit à l'avoir. Content de ce résultat inattendu, je me retirai sans réplique, ne croyant pas donner explication du motif qui me faisait agir. Il fallait aviser un moyen sûr et efficace pour sortir d'un repaire où ma vie était en danger, il n'y avait pas un moment à perdre.

Un conscrit était de faction dans la cour étroite, et il avait un mur latéral longeant le bâtiment à dépasser. Voulant faire le caporal par anticipation je lui dis : « On fait quinze à vingt pas mesurés en avant, *gauche, droite*, répétés, ensuite « vivement volteface en arrière ». Le voyant en train de marcher, dès qu'il eut détourné l'espace qui nous séparait, je sautai de l'autre côté du mur contre lequel j'étais appuyé, sans songer au risque de tomber dans un précipice, faute d'avoir le temps de visiter les lieux ; une fraîche rosée ayant amoili la terre, je ne ressentis qu'une secousse. M'étant relevé, et assuré que je n'étais pas poursuivi, je courus à perte d'haleine, et m'orientai, reconnaissant la montagne bordant l'horizon où flottait la bannière indicatrice, je me dirigeai sur ce point.

En traversant un bois, je fus récréé par le chant des mésanges qui me fit souvenir du pays.

Sur les deux heures de relevée j'aborde le camp de Jacpitz, exténué de faim et de fatigue.

J'allai de suite trouver la vivandière, la bonne femme Roger qui me reconnut ; j'achetai un demi quart de beurre pour une panade, dont je me bourrai si fort que je faillis étouffer.

Loin de me rétablir, j'aggravais mon mal qui augmentait ; je n'osais retourner à Znaim comme on peut le penser. J'en avais confié les raisons au colonel, qui touché de ma pénible position, me fit tenir une lettre pour un directeur : je partis sur la fin de septembre.

Le lieu indiqué était le Brug, au sommet d'une haute montagne qu'on atteignait en grim pant des escaliers formés de rocaillies, difficiles à graver, et sans fin.

Là, toutes les salles étaient pleines, la vermine y fourmillait ; on m'engagea à me retirer et à descendre en ville.

D'après la lettre officielle de recommandation que j'exhibai, je parvins à être admis, dans une chambre expressément destinée à des sous-officiers.

Parmi nous, était un jeune sergent du 67^e affecté de maladie dont l'origine n'avait rien de guerrier. Les dignes élèves d'Esculape se refusaient obstinément à le traiter, disant : « vas te faire guérir où tu as attrapé ça ! ». Nos lits étaient contigus, je vis des larmes cuisantes re luire dans ses paupières ; ne consultant que le cœur, je sors 5 francs de ma poche en lui tendant la main. Ce langage muet se comprend

Un loup me poursuit. Avant un quart d'heure il m'aura étranglé : je n'ai plus de balles. Pardonne-moi, Antoine, pardonne-moi, toi qui peux mourir en paix.

Un saisissement terrible fit osciller comme un ver le pauvre corps transpercé. A force d'énergie, le blessé essaya de se soulever.

— Simon... canaille... tu mens, dit-il. Arrière !... tu veux m'achever... Mais ma vie... tu ne l'auras pas pour rien...

Et il traîna sa main sur la terre, cherchant son fusil pour se défendre. Simon se cramponna à son épaule et, hagard, d'une voix à déchirer des pierres :

Je dis vrai, je vais mourir, je vais paraître devant Dieu, moi, criminel ; j'ai peur. Que j'emporte du moins le pardon de ma victime. Oh ! Antoine, aies pitié ! Antoine, pardonne-moi !... Il y eut une minute de silence — non de trêve. L'un haletait et l'autre luttait — une lutte ef-

mieux que les plus belles phrases : il me serra la main et un instant après il disparut pour se procurer les remèdes nécessaires.

Un faux bruit circulait sur la rentrée prochaine des Autrichiens ; on disait que nous serions indubitablement immolés à leur vengeance. La pensée de mourir d'une manière aussi lâche, m'accablait l'esprit ; j'étais dans un état pitoyable.

Etant en ville, j'entrai dans un café où je pris une légère collation pour essayer mes forces. A peine en rue, que le contact de l'air me fit tomber en pamoison ; une jeune demoiselle qui se trouvait sur mon passage, effrayée de ma chute se hâta de rentrer chez elle.

On me rapporta dans la chambre où je fus obligé de rester encore quelques jours.

De retour, on me conseilla de prendre le grand air, et de faire des excursions lointaines. Nous n'étions éloignés d'Austerlitz que de deux lieues, j'eus le désir de visiter ce lieu mémorable. Les tombes des généraux Thiébaud et Valhubert, du colonel des chasseurs à cheval de la garde Morland, avaient résisté aux injures du temps : cette vue me fit éprouver une vive émotion.

Quelque temps après, par un beau dimanche, après la parade et le défilé qui avaient lieu sur toute la ligne de la division Molitor, on organisa une promenade sentimentale, en société des officiers dont voici les noms gravés dans ma tête : Javelot, capitaine de grenadiers, Buffay Victor, lieutenant ; Monnier, lieutenant porte aigle ; Noël capitaine adjudant major ; Plazanet frères ; Gauthier frères capitaines, ces derniers neveux du colonel ; Lavalette capitaine ; Delefilis lieutenant, et autres. Après avoir parcouru de tous côtés un sol ingrat, des broussailles, des ronces, des épines, sans aucune marque de végétation, nous nous trouvons en face du Spielberg, dans une circonférence de six lieues ; cette trop fameuse prison d'Etat qui a dévoré tant de victimes de la politique, le prince Confalonieri, Sylvio-Pellico de Milan etc. Les mémoires récents d'un français, M. Andryane de Provins qui donne une description de cette maison où il a passé près de dix ans dans des tourments affreux, me rappelés la dure captivité de Mazer de Latude au donjon de Vincennes, à Charenton, à Bicêtre et à la Bastille dont j'avais lu les détails émouvants.

Une fièvre intermittente me tenait deux fois chaque jour, froide et chaude. Dans les premiers accès, on me couvrait avec les capottes et les manteaux : on me donnait dans le second, quelques pruneaux que l'on quêtait pour étancher la soif qui me brûlait intérieurement. Je me sentais descendre au tombeau.

Le 3 octobre, la grande quantité de neige survenue dans la nuit obligea de lever le camp, les tentes étant devenues inhabitables.

On donna l'ordre de se porter immédiate-

froyable, contre lui-même, dans son âme bouleversée.

Enfin, comme un souffle :

— Je ne veux pas haïr... je ne veux pas me venger... j'avais pardonné... Mais de l'entendre... de savoir... Ah ! Simon, écoute... je pardonne encore. Pour l'amour de mon Dieu... devant qui, moi aussi, je vais paraître... oui, je te pardonne, Simon, embrasse-moi.

Le braconnier s'agenouilla et colla ses lèvres sur le visage du garde, sans même se demander si le loup, alléché par l'odeur du sang et la vue d'une proie à terre, allait les interrompre, mais la bête affriandée, les yeux étincelants, n'approchait cependant que lentement et à petits pas. Comprendait-elle que, maintenant, ils étaient deux ?

— Oh ! sanglotait Simon, si ma vie pouvait racheter la tienne !

(La suite prochainement).

ment sur Pilsen cercle de Pilmitz.

L'officier payeur m'avait spécialement recommandé à M. Robert, lieutenant chargé de la conduite des fourgons, pour une place sur le derrière qu'il me refusa obstinément.

Forcé de marcher, je ne fis pas un quart de lieue sans rester sur place. Un heureux hasard me fit découvrir le domestique passant à cheval s'approcha, et dès qu'il m'eut reconnu, il piqua des deux pour faire arrêter, et m'aïda à monter sur un charriot ; le soir je n'eus besoin de gîte, je restai au coin du feu à la mairie.

Le lendemain, nous franchissions les gorges de la Bohême. On me déposa au château de Pilmitz où le colonel se trouvait déjà ; il ordonna de me mettre dans une chambre à part pour me donner des soins ; j'y étais depuis quelques jours, bientôt j'aurais repris des forces, sans le retour imprévu du châtelain qui contraria mon séjour.

Quand il apprit mon séjour chez lui, il s'emporta de colère et prononça mon expulsion soudaine. Malgré la nuit avancée, ses gens vinrent de sa part me chercher ; ils s'étaient munis d'une lanterne pour me conduire au logement situé à plusieurs cents pas de là en marchant dans la neige jusqu'aux genoux.

Arrivés dans une masure, dans laquelle mes camarades étaient réunis occupés à jouer aux cartes, et à boire de la mauveuse eau-de-vie de pommes de terre, ils ne parurent pas s'apercevoir de mon retour près d'eux.

(A suivre.)

Une rencontre

Le corbillard qui cahotait lentement sur les pavés de capitale devait conduire à sa dernière demeure une petite fille à peine adolescente. Un drap blanc recouvrait la bière et quelques couronnes de fleurs blanches étaient couchées sur le drap blanc.

Derrière le char, dont la physionomie habituellement funèbre était adoucie par cet appareil d'innocence et de candeur, deux sœurs converses accompagnaient trois premières communiantes et plusieurs pensionnaires aux environs de la douzième année.

Ces fillettes — et les passants émus le devinaient sans peine — escortaient jusqu'au cimetière une petite amie qui, naguère, au couvent, partageait leur piété, leurs travaux et leurs jeux.

Et, probablement, la petite amie, dont la dépouille mortelle était enveloppée maintenant sous la blancheur de ce drap funéraire et de ces fleurs très pures, avait reçu son Dieu, pour la première fois, quelque temps avant de remonter vers Lui.

Et c'est pourquoi, sans doute, aux trois enfants qui l'avaient accompagnée jusqu'à la Table sainte, on avait rendu, pour l'accompagner jusqu'au seuil du tombeau, les habits consacrés par le grand jour de fête.

Aux obsèques d'un magistrat, les magistrats qui jugeaient avec lui ne sont-ils pas en robe ? Aux funérailles d'un soldat, les soldats qui devaient combattre à ses côtés ne sont-ils pas en grand uniforme ?

Ainsi, les fillettes suivaient le corbillard blanc. Sur leurs physionomies candides, on lisait, avec le regret de l'amie disparue, la surprise effrayée de l'enfant qui regarde la mort et déjà, aussi, le calme insouciant de cet âge, où l'on dirait que la coulée des larmes emporte avec plus de rapidité l'amertume des peines.

Après elles, on voyait le père : un homme